

ROGER VAILLAND

LETTRES À SA FAMILLE

INTRODUCTION ET NOTES
DE MAX CHALEIL

nrf

GALLIMARD

Toute création se fait d'abord contre soi-même, contre la part que chacun tente plus ou moins consciemment de rejeter dans l'ombre et d'exorciser ou d'oublier. Se nier, et en même temps se faire, s'anéantir, mais aussi se reconstruire : ce double mouvement de négation et d'affirmation incarne peut-être plus que tout autre Roger Vailland.

A travers l'écriture, mais aussi à travers l'alcool, les femmes, la drogue, la politique ou le voyage, refusant les portraits que lui tendaient les autres, se remettant sans cesse en question, tuant le vieil homme, mais ceci pour mieux s'affirmer, Vailland s'est cherché avec obstination et (secrètement) le désespoir au cœur.

Cet homme, au visage hautain, à l'œil glacé et métallique avait dans la voix un impalpable tremblement, une vulnérabilité pour qui savait entendre et aussi cette tendresse incurable qu'il tenta tout au long de sa vie de masquer et de pétrifier, comme si, blessé une première fois, il redoutait de l'être à jamais.

Nourri de contradictions et d'expériences successives que tous, plus ou moins, avons rêvé ou rêvons de vivre un jour, il fait de chacun un ennemi ou un complice, jamais un indifférent. D'une instabilité exemplaire, cet homme aux interrogations successives et multiples, devait nous laisser un très riche journal intime que nous révélèrent les Écrits intimes en 1969, avec des écrits de jeunesse, une importante correspondance et de nombreux autres documents. Il nous découvre un homme à la curiosité sans cesse en éveil, ouvert aux autres comme à lui-même, perpétuellement enthousiaste et perpétuellement déçu, mais pourtant toujours prêt à l'enchantement et au rêve.

Sincère avec les autres mais avant tout avec lui-même, Roger Vailland s'identifie à cette lucidité inflexible qui ne faillira pas à l'heure de la dernière parade et du rendez-vous avec la Mort.

Voilà donc, de 1907 à 1963, trajectoire déroutante et imprévisible, une existence en ricochets, toute en zigzag, déroutante pour qui ne voit derrière, la passion et la chaleur humaine toujours présentes. Cerné par la solitude, par le silence, Roger Vailland ne cesse de rompre le mutisme, de renouer les fils que la vie brouille et brise comme à plaisir. Sa vie, jusqu'à sa conclusion brutale, ne mène nulle part : nul message, nulle recette, quand tant d'autres se font les conseillers ou les moralistes de leur époque. Sa mort même, il ne la farde pas, ne la déguise pas, à l'inverse d'hommes soucieux de leur image posthume et s'ingéniant à bien mourir pour avoir mal vécu. Mais simplement, ultime respect de soi-même et de l'image qu'il se fit toujours de la qualité d'homme, il meurt debout.

Homme d'une déroutante ambigüité chez qui sentiment de l'incomplétude et lucidité vont de pair, il cède à plusieurs reprises au découragement et au sentiment de l'échec, jamais cependant au goût de la catastrophe et de l'absurde. Et dans une époque pourtant si apte à former des vaincus et des lâches, il reste celui qui, à chaque fois, redresse la tête. Blessé sans en rien laisser paraître, il reprend la route et, dans la difficulté d'être, prouve que la vie ne vaut que par la rage que l'on met à la vivre.

Pour la connaissance de l'homme Roger Vailland, les Écrits intimes restent, bien sûr, un irremplaçable témoignage. Cependant, n'y figure pas cette période de formation, fondamentale pour tout individu et qui plus est, pour celui qui a choisi d'exister par le portrait qu'il nous propose. En effet, sur un volume de plus de 800 pages, les Écrits intimes n'en consacrent que 40 aux années s'étendant de 1907 à 1944; encore faut-il considérer qu'entrent là-dedans les articles parus dans les numéros 1 et 2 du Grand Jeu.

Or, il existe près de 250 lettres adressées par Roger Vailland à sa famille, constituant un témoignage irremplaçable. Celles-ci, à l'exception de quelques lettres de la toute petite enfance (années 1915-1916)

et de 3 lettres des années 1924-1925, jalonnent un itinéraire qui va de 1926 à 1944¹.

Ces lettres sont adressées, pour l'essentiel, au père et à la mère de Roger et, en moindre part, à sa sœur Geneviève.

Qui connaît la vie et l'œuvre de Roger Vailland sera sans doute surpris d'y retrouver des échos assourdis : Le Grand Jeu, le surréalisme, la drogue, la vie nocturne... Certaines choses se trouvent gommées, d'autres escamotées ou transformées, d'autres enfin prennent parfois une importance démesurée. C'est que l'on ne saurait rendre compte de sa vie quotidienne, de ses aventures, de ses espoirs, de ses déceptions, selon que l'on s'adresse à ses parents, à ses amis ou à ses amours.

Non seulement, il y a l'obstacle naturel entre un fils et ses parents, mais aussi celui qu'une orientation radicalement différente ajoute à celui-ci. Il faut le dire : Roger Vailland, d'une certaine façon, dessine, à l'usage de sa famille, un personnage conforme à l'enfant et à l'adolescent qu'il a été et à l'image qu'elle s'en fait. D'où ce portrait qui peut parfois surprendre, du jeune homme sans histoire, sérieux, honnête, affectueux, qui surprend d'autant plus lorsque l'on sait que Vailland écrira plus tard ou confiera à ses intimes avoir rompu avec sa famille à l'âge de dix-huit ans.

Vailland était-il donc porteur de cette conscience malheureuse, déchiré entre l'individu qu'il était et celui qu'il allait devenir, tiraillé à la fois par son passé et par son avenir ? A Reims, il a été cet écolier studieux (ses notes l'attestent), rangé, mais, en même temps, avec ses amis du Grand Jeu, il rêve de vie aventureuse, de dérèglement de tous les sens, Rimbaud étant alors le modèle et l'exemple ; à Paris maintenant, il est en train de devenir ce qu'il rêvait d'être, à proportion qu'il s'éloigne de plus en plus de son passé et se fait contre lui.

Mais on ne se renie pas si facilement et le visage du poète et journaliste parisien se ressent encore du timide provincial rémois. C'est dans cette optique qu'il faut lire cette correspondance et, à

1. Une vingtaine d'entre elles ont été publiées dans le numéro de la revue *Entretiens* de juin 1970 consacré à Roger Vailland.

chaque mouvement de surprise, devant certains élans, tendresse ou même naïveté, de celui qui était arrivé à si bien se transformer que nous en avons gardé le souvenir d'un homme de marbre impitoyable aux autres et d'abord à lui-même (*Milan des Mauvais Coups, Duc de La Fête*), il faut user d'autres mesures.

Vailland, volontairement et en toute lucidité, rejette cette enfance et cette adolescence qu'au fond il hait, car à ses yeux :

Sensibilité + Tendresse = Besoin des autres = Peur = Faiblesse,

mais aussi :

Province + Catholicisme + Décor petit-bourgeois = Médiocrité.

Mais cette haine se double toutefois d'une nostalgie qu'il ne peut pas ne pas éprouver puisque c'est de son enfance et de son adolescence qu'il s'agit et l'on ne se châtre pas par décret.

Enfin, Vailland, sensible à l'image que ses parents se font de lui, va au-devant de leurs désirs; d'où tout un jeu de chassé-croisé : inquiétant dans une lettre, rassurant dans la seconde, méprisant puis quémandeur, passant du mutisme aux explications, bavard puis évasif, poseur puis secret, glacial et tendre, poète, arriviste, surréaliste, philosophe, journaliste, homme d'affaires, amoureux, politique, distant... On rencontre là tous les styles, tous les visages. Véritable kaléidoscope, Roger Vailland se doute-t-il des sentiments contradictoires que des lettres aussi disparates font naître dans sa famille : oui et non, car tantôt c'est le machiavélisme qui domine, tantôt l'inconscience, tantôt la lucidité, tantôt l'aveuglement. C'est dire que le pire côtoie le meilleur et que l'intelligence la plus aiguë voisine avec la légèreté.

Du poète au romancier, de l'enfant rêveur au journaliste, du collégien au voyageur, du dandy au communiste, de la drogue à l'alcool, de l'amour fou au libertinage, tous les visages sont là réunis. Tentations contradictoires et saisons ennemies, mais pour Roger Vailland, contradictions et luttes ne se confondirent-elles pas toujours avec la vie?

Max Chaleil.

Je tiens à remercier ici Geneviève Vailland qui a effectué le long travail de classement de cette correspondance rarement datée par Roger et m'a aidé dans l'établissement d'un grand nombre de notes, ainsi qu'Élisabeth Vailland qui en a autorisé la publication.

La plupart des passages signalés par des parenthèses (...) avaient trait à des histoires de famille sans intérêt; je les ai coupés délibérément.

1913-1926

En 1914, le jeune Roger Vailland, âgé de sept ans, habite avec sa famille le quartier des Feuillantines. Il a vécu jusque-là une enfance sans histoire, d'abord dans un petit village de l'Oise, Acy-en-Multien, puis à Paris à partir de 1910.

C'est le cadre classique d'une famille de la petite-bourgeoisie, le père travaillant dans son cabinet de géomètre, la mère s'occupant de son foyer. C'est, pour le jeune Roger, un cadre cotonneux et douillet que la présence de la grand-mère maternelle vient encore renforcer. Cette influence ira en s'accroissant et se fera sentir sur la vie tout entière de Roger Vailland qui tentera plus tard de réagir contre ce passé en le redessinant.

En décembre 1914, le père part comme volontaire; le Front se rapprochant et la mère obligée de travailler, en 1916 Roger et sa sœur quittent Paris où ils ne reviendront que deux ans plus tard. Du « Pavillon », près de Montlhéry, à Teilhède, petit village d'Auvergne où les Vailland ont de la famille, Roger, sous la surveillance débonnaire de sa grand-mère, fait avec sa sœur et ses cousins, l'expérience de l'école buissonnière et l'apprentissage de l'indépendance. Il ne l'oubliera jamais.

On ne vit pas impunément dans un pays en guerre où le chauvinisme et le bourrage de crâne sont érigés en institution d'État sans être contaminé. De ceci, quelques lettres d'enfance témoigneront qui ont le mérite de nous montrer dans quel climat patriotard vivait alors un enfant de neuf

ans, tant à l'école que dans sa famille. Et Vailland aura beau dire plus tard, dans une conférence donnée en 1952, *Le Héros de roman*, qu'il fut très tôt antimilitariste, la vérité est un peu différente. En 1916, il parle des « boches » avec la passion qu'on lui a apprise et il n'est pas vrai qu'en 1917 il jouait avec ses petits camarades de la Mouff' « à une guerre qui consistait à mettre fin à la guerre ». Comment le pourrait-il d'ailleurs puisqu'en 1917, il n'est pas à Paris?

La guerre terminée, la famille est à nouveau réunie. Roger fait alors sa sixième au lycée Henri-IV. Cependant, la France panse ses plaies et Georges Vailland part avec sa famille pour Reims où il va travailler à la reconstruction des régions détruites. La vie de province commence. Elle durera six ans. On a déjà beaucoup parlé de Reims à propos du Grand Jeu et des Phrères Simplistes. Le Simplisme, c'est, pour résumer, l'antidote à la vie de province. C'est-à-dire la poésie plus l'évasion, la griserie, le rêve, l'illusion aussi bien, en un mot, tous les piments de l'impossible.

Réaction de jeunes gens qui s'ennuient, le Simplisme sera, en fait, l'aboutissement d'une entreprise de longue haleine puisque, dès 1920, en quatrième, au lycée de Reims, Vailland et ses amis Lecomte et Meyrat écrivent de la poésie. En 1921, en troisième, ils lancent une revue, *Apollo*, qui aura six numéros et qui, à plus d'un titre, préfigure *Le Grand Jeu*. Mais déjà l'amitié avec Lecomte cache mal la rivalité.

La poésie pourtant ne perturbe pas des études sans histoire. Brillant élève, assidu, sérieux, les cahiers et devoirs de classe, de la sixième à la classe de Philo en témoignent.

De 1919 à 1925, décor champenois, lycée, ruines, messe, fredaines entre amis et discussions passionnées autour de la poésie, le tout entrecoupé de vacances en famille en Auvergne ou dans la Meuse.

Mais ces adolescents — Vailland, Lecomte, Daumal (qui n'arrive à Reims qu'en 1924) piaffent d'impatience. Quelques poèmes, quelques bouffées de tétrachlorure et deux ou trois verres de limonade alcoolisée ne sauraient suffire à créer une ivresse de longue haleine.

En 1924, premier baccalauréat; un an plus tard, bac philo. La vie rémoise s'achève, d'autant que cette même année, la famille quitte Reims pour s'installer à Montmorency,

Roger commence alors sa première année de khâgne, tandis que Daumal (dont la famille a émigré à Gonesse presque en même temps que les Vailland) suit la même préparation à Henri-IV.

Une page est tournée. Le décor est en place. Les acteurs vont bientôt entrer en scène.

[1915]

jeudi 4 février 1915

Mon cher Papa

Jes reçu ta bonne grande lettre qui m'a fait un grand plaisir. Voilà mes notes de la 2^e quinzaine de janvier :

Absence

	10	
Conduite	Travail	Leçon-Devoir
à l'école	à l'école	dans la famille
9	9	9 9
Compositions	Places 44	Note générale 9
— en lecture	1 ^{er}	Place du mois 2 ^e
— en écriture	11 ^{me}	

Pas d'observation

Ginette demande papa elle dit qui reviendras Sandi batin (samedi matin) son langage est drole. On joue toujours au soldat. Je lis dans les trois couleurs un roman qui s'intitule la Dame noire des frontières roman qui parle d'une femme qui s'appellent miss arrabella enfin c'est une histoire de femme de généraux capitaines par Robert Delangle.

Est-ce que tu vas bien?

Je voudrais bien être à Dunkerque pour voir ses soldats belges anglais canadiens pour voir les navires de guerres Français et Anglais ¹. Je le disais pas à maman mes je pen-

1. Fragment de la réponse du père (Dunkerque, dimanche 7 février 1915)
(...)

Si tu étais à Dunkerque je pourrais te faire voir bien des choses intéres-

sais que le Cuirassé allemands pouvais venir bombardent Dunkerque quand les navires sont absents ta lettre ma tranquilisé je voudrais aussi voir les Taubes qui lance des bombes quand il en vient prend des précautions.

A l'école on a fait une manœuvre d'incendie aussi tot que le Directeur a fait partir le coup de sifflet on est descendu pour que l'école soit dans la cour sa a mis 2 minute est demie on a fait sa en cas d'incendies.

Je termine en t'embrassant bien fort.

Roger Vailland.

Vive la France et ses aliées.
Jecrie apparain.

Paris, le 4 mars matin

Mon cher Papa,

J'ai reçu tes cartes du 22.2.1915 et du 1^{er} mars 1915. Tu peux pas t'imaginer comme elle mon fait plaisir ce que c'est beau les quatre-mats et le torpilleur qui rentrait dans le port.

Voici les notes de la 2^e quinzaine

santes, surtout dans le port où il y a des bateaux de toutes les grandeurs et de tous les pays : des grands paquebots qui sont maintenant transformés en ambulances; des cargo-boats à vapeur qui viennent de très loin avec des chargements immenses de blé, d'avoine, de viande, etc., pour les armées alliées; des croiseurs français et anglais avec des canons qui comme longueur tiendraient tout notre appartement et dont les obus sont plus gros que toi; des contre-torpilleurs qui sont beaucoup plus petits mais qui ont quatre grosses cheminées parce qu'ils doivent aller très très vite, des petits torpilleurs, etc., et aussi des navires de commerce à voile, des goélettes, des trois-mats qui n'osent plus sortir du port par crainte des mines.

Et puis tu verrais aussi des soldats. Aujourd'hui j'ai vu des Marocains qui revenaient d'Ostende où ils se sont beaucoup battus et ont pris des tranchées allemandes. On dit que nous allons aussi avoir beaucoup de troupes anglaises.

(...)

Conduite à l'école	Travail à l'école	Leçon-Devoir dans la famille	Composition en géographie en dessin	s/44 1 ^{er} 9 ^{em}
9	9	9 9		
Classement général				
1 ^{er}				

Observations : très bien

En géographie je suis seul le 1^{er}.

Je vais lire aujourd'hui dans le n° 13 des trois couleurs la fin de la Dame noire de frontière (espionne boche). J'ai jouer au soldat ce matin j'ai attaquer avec ma brigade (2^e régiment) est tombé grièvement blessé dans la forteresse boche. Mémé Vailland est revenue. Parrain va beaucoup mieux il a été pour z... sans doute Midi de la France. Est ce que tu te porte bien toujours bien ¹. Je termine en t'embrasant bien fort.

Roger Vailland.

Répond moi svp à l'adresse ci-dessous :

M. Roger Vailland

18, rue Flatters, Paris-V^e

(à suivre)

1. Fragment de la réponse du père. (Lundi 15 mars 1915.)

(...)

Pour moi, je vais toujours bien; hier dimanche j'ai été libre de bonne heure l'après-midi et suis retourné à Malo-les-Bains. J'ai même été un peu plus loin en suivant le bord de la mer. Je suis même entré dans l'eau assez loin, car elle est peu profonde sur la plage et le sable n'enfoncé pas. J'ai pris des algues, herbes de mer, et je t'en envoie une dans ma lettre comme souvenir. Tu serais bien ici, s'il faisait plus chaud, avec ta petite Ginette, car le sable est très blanc, très fin et toujours propre et il n'est pas possible de se noyer. Vous pourriez faire de belles constructions en sable, chercher des coquillages et des algues autant que vous en voudriez.

(...)

[1916]

Avril mai 1916

Mon cher Papa,

J'ai reçu ta lettre du jeudi 22 avril elle ma fait bien plaisir. Tu c'est qu'en on seras a la campagne les dimanches qui fait beaux nous irons du matin 9 h 30 à 6 h 30 nous dînerons et nous nous coucherons. Je comprend bien que cette année nous pourons pas allez à rolampont. Maman ne s'occuperai pas que des radis et des asperges mais elle s'occuperai aussi des sallade¹.

Matilde vient aujourd'hui. Aujourd'hui le Miroir a donné le petit parisien et le 1^{er} photographie arrivée en France de

1. Ce passage fait écho à une lettre du père décrivant le jardin idéal qu'il créera avec ses enfants lorsque la famille vivra à la campagne, après la guerre. Le fragment de la réponse du père est intéressant car il préfigure une activité qui sera chère à Roger.

[9 mai 1916]

(…)

Si ce n'était pas la guerre j'aurais pu commencer avec toi à faire un peu de botanique. Tu es assez grand pour bien comprendre et c'est en même temps très amusant. Tu aurais fait un herbier, je t'aurais appris comment : c'est un album dans lequel on collectionne toutes les plantes sauvages que l'on rencontre en se promenant. On choisit les feuilles, quelques fleurs et on les fait sécher. On les colle ensuite dans l'album en indiquant la date, l'endroit où elles ont été cueillies et le nom exact que l'on cherche dans un livre appelé une « flore ». Avec mes conseils, je suis certain que tu aurais bien réussi et que tu aurais eu beaucoup de plaisir.

Un herbier comme cela, quand on s'applique, peut être continué pendant des années et des années et il y a toujours de nouvelles espèces de fleurs que l'on désire trouver et qu'il faut chercher longtemps dans les bois ou les prés avant de mettre la main dessus.

Mais enfin puisque c'est la guerre ce plaisir ne sera pas encore maintenant et nous le réserverons pour aussitôt la conclusion de la paix.

(…)

l'occupation russe de Pizemysl. Je t'en ai mis de côté une médaille représentant le général Joffre.

(...)

J'ai eu mon témoignage de satisfaction.

Pour moi je me porte toujours bien.

(...)

Je termine en t'embrassant bien. Ton fils qui te chérie.

Roger Vailland.

[1924]

Samedi 5 juillet 1924

Chère Maman,

Je t'écris pour te montrer d'abord qu'après cette journée et demi d'émotion je suis encore assez fort pour tenir une plume, assez lucide pour écrire droit et assez bien portant pour te parler avec mon bon sens habituel¹.

1. Roger est en train de passer à Paris son premier bac. Le passage suivant, extrait d'une lettre du père à la mère, décrit l'atmosphère. (Vendredi 4 juillet 1924.)

(...)

Ce matin, l'« opération » a commencé. Roger était naturellement un peu « chose » je l'ai accompagné jusque dans la salle. Le français s'est bien passé, il est content. Cet après-midi il compose en latin, je l'attends.

Il est content parce qu'il peut bavarder avec ses voisins : un élève de Saint-Joseph, de Reims, fort en maths et une jeune fille charmante forte en maths et en physique. Et alors on a promis de s'aider!! Il paraît que c'est facile car on est près les uns des autres et on peut bavarder un peu.

Nous avons vu Lecomte qui a passé l'oral ce matin. Il est reçu avec mention assez bien, Meyrat a raté son grec et n'est même pas admissible. Hier soir il semblait morose et bien sympathique.

(...)

nrf